

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 69

Artikel: Sur les planches
Autor: Dourliac, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248840>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nationale que Negelen, Mathieu élève de M. Bandt, fit mon portrait à l'huile qui orne encore en ce moment un coin de l'appartement dans la maison. Je l'avais acheté après le départ d'Antoine, Kusnick, qui allait rejoindre son frère officier en Autriche.

La conscription de la classe de 1810 décrétée, j'en faisais partie. Je n'avais crainte du sort ; je venais de remarquer un capitaine décoré, arrivé depuis peu de Sarguemines (Moselle) M. Wetter, (*) beau frère du général Delmas que la fortune avait favorisé. Je me disais mentalement : « pourquoi, avec de l'instruction ne réussis-je pas ? » — j'étais décidé.

O tirait un « a » à l'avance ; l'opération se fit au commencement du mois de février à la sous-Préfecture ; l'appel des noms se faisait par ordre alphabétique. Le mien prononcé, j'approche de l'urne, et en tire le N° 45.

Le dernier du contingent d'activité était arrêté au 40.

Le jeune Negelen avait ramené le N° 69.

Avant le tirage, on était d'accord à partager ensemble notre destinée ; il avait un oncle maternel, officier supérieur au 50^e de ligne qui avait son dépôt à Cambrai (Nord) Comptant sur sa parole, j'avais rempli deux imprimés d'engagements lointains, et après avoir signé le mien, je me rendis chez lui pour en faire autant. Les pleurs de sa mère, « mon pauvre Nicolas, je ne te reverrai plus ! » m'ôtèrent la parole, je sortis et courus jeter au guichet de la poste celui me concernant, sans plus de réflexion.

La visite du préfet, du général, et de M. Briche secrétaire eut lieu sur la fin du mois.

J'aurais pu user de moyens pour me faire réformer, pour faiblesse de complexion apparente ; étant d'ailleurs assez bien constitué, sain de corps, je me serais fait scrupule d'être remplacé, je ne me présentai pas.

Ma sœur se trouvait alors à Delémont chez Mlle Bennot, son amie ; je saisis cette occasion pour aller prendre congé d'elle, de la maison Pallain, et de nos anciennes connaissances, en même temps que pour me faire à la marche.

Je partis le 1^{er} mars, et fis mes sept lieues sans éprouver la moindre fatigue ; je reçus bon accueil de M. Bennot.

Pendant mon séjour, nos promenades étaient au Forbourg, d'où l'on plonge la vue sur une belle prairie émaillée de fleurs, qu'arrose la Birse des eaux claires et limpides et sur les bords Quinquerez, d'un bel aspect. J'eus lieu d'être en ne peut plus content de ce petit voyage.

J'y remarquai en passant une demoiselle de Roggenbach avec sa cousine Mlle D'Ichtersheim d'une rare beauté, l'une et l'autre.

A mon retour, nous nous rendimes, mon père et moi au collège, pour y faire visite et me recommander à M. l'adjudant général baron Gressot, ci-devant officier au régiment du Prince, depuis aide de camp du maréchal Augereau, et en ce moment chez son frère qui lui avait déjà parlé de moi. Aussi n'eus-je besoin d'en dire plus : il m'adressa directement à M. Gauthier colonel du 37^e régiment d'infanterie de ligne, son intime ami, alors cantonné à Châlons sur Saône, Tournus et Cuisery après la campagne de 1808, et la prise de Stralsund capitale de la Poméranie suédoise, sous le maréchal Brune.

(A suivre.)

Les chiens dans l'armée

Connait-on le rôle que les chiens sont appelés à jouer dans l'armée ? Il est plus important qu'on ne suppose, car ils deviennent de vrais auxiliaires de l'armée.

Ces chiens sont destinés au service des avant-

(*) Ignace Wetter né à Porrentruy le 5 novembre 1776 fils de l'abbé Soleil, entré au service en 1800, était alors arrivé au grade de chef d'escadron de cuirassiers. Il fut tué quelque temps après, le 22 mai 1809, à la bataille d'Essling. C. F.

postes et à la correspondance. On a bon espoir des services qu'ils pourront rendre. Mais si on en juge par les essais qui ont eu lieu à Vincennes et par les résultats obtenus en Russie, en Allemagne et en Italie, on peut dire que ces animaux, grâce à leur merveilleux instinct, leur sensibilité d'odorat, leur finesse d'oreille, leur intelligence et leur docilité, contribueront puissamment en temps de guerre à la sécurité de l'armée. En France un officier, M. le lieutenant Jupin, du 32^e de ligne, a été chargé d'aller étudier à l'étranger l'emploi des chiens dans les corps de troupes, et c'est sous sa direction que se fait le dressage des chiens incorporés.

Les chiens peuvent rendre à l'armée divers services. Aux avant-postes, par exemple, surtout la nuit, ils sont d'un précieux secours. Au moindre bruit lointain, ils se dressent, cherchent à se rendre compte de sa cause et sa direction, ils vont à la découverte, puis reviennent quelques instants après et par leur attitude, par leur aspect tranquille ou effaré, montrent s'il y a ou non quelque danger à craindre.

Dans ses reconnaissances, le chien accompagne les hommes qui marchent en avant, il va de côté et d'autre ; si son maître lui indique un point suspect, il s'en approche avec prudence, il écoute, flaire et ne revient qu'après s'être assuré qu'il n'y a aucun danger.

Ces chiens sont également employés pour la correspondance entre les avant-postes et les gros de la troupe. Dans ce cas, l'animal est mené à la chaîne par les soldats qui s'éloignent, tandis que son maître reste au quartier général.

Alors si cette troupe, qui est au loin, à trois quatre, cinq lieues même, veut envoyer une dépêche, à un renseignement urgent à transmettre, ce message est placé dans un petit sac de cuir fixé au cou du chien, et celui-ci est rendu en liberté. Immédiatement il se met en route pour revenir à son point de départ, mais il effectue ce trajet avec une extrême prudence ; il se dissimule, il suit les haies, les fossés, les talus, s'arrête, se cache ou fait un détour s'il rencontre des personnes, et enfin il arrive au poste où l'attend son maître qui prend alors la dépêche et la porte à ses chefs.

Dans les champs de tir, notamment à Schweirin, on a utilisé la sagacité des chiens à établir une communication constante entre les cibles et stands. Ces chiens se sont habitués très facilement au bruit des détonations.

Le chien de guerre doit savoir reconnaître l'ennemi. En Allemagne, l'ennemi c'est le soldat français, et voici par quel procédé on leur apprend à connaître et à craindre nos voisins. Un individu portant l'uniforme de ceux-ci se cache, par exemple, derrière un buisson, un rocher ou un abri quelconque ; le chien à dresser est envoyé par son maître en reconnaissance vers cet abri. Au moment où il s'en approche, l'individu caché se dresse tout à coup, et poursuit le pauvre animal en lui lançant des pierres et en criant, de sorte qu'au bout de peu de temps le chien a une profonde terreur de l'uniforme français, et il apprend à se méfier de tout obstacle, de tout endroit qui pourrait dissimuler un ennemi.

Une des difficultés de l'emploi des chiens dans l'armée était de trouver une race intelligente, aux sens très développés, et en même temps forte et robuste. Après plusieurs essais, on s'est arrêté en Allemagne à une race de petite taille et poils longs et fournis, présentant quelque analogie avec l'ancienne race française, aujourd'hui presque disparue : le « loulou », le chien de diligence. En France, dans les quelques essais qui ont eu lieu, ce sont les chiens de bergers et surtout une race moyenne à robe sombre, très intelligente et aboyant fort peu à laquelle on semble devoir donner la préférence. Lorsque les expériences faites actuellement auront permis de déterminer la meilleure race et les meilleurs procédés d'éducation, tous les ré-

giments français seront pourvus de chiens de guerre.

Il est probable que ces chiens recevront au régiment non seulement une éducation officielle, mais, en outre, un enseignement supplémentaire de tours d'intelligence et d'acrobatie qui les transformera en véritables chiens savants.

De plus, à en juger par l'existence faite autrefois par les tronpiers aux « chiens du régiment », on peut prévoir que les chiens de guerre modernes ne seront pas malheureux.

Le chien du régiment, jadis, était le plus souvent un orphelin recueilli par un soldat charitable, puis élevé et adopté par la troupe.

D'autrefois, c'était un prisonnier de guerre capturé dans quelque village emporté d'assaut.

Le chien du régiment, lorsque celui-ci était en marche, avait sa place marquée derrière la musique, immédiatement avant la cantinière.

Il a fallu plusieurs arrêtés ministériels pendant l'empire pour que les troupiers consentissent à abandonner leurs amis d'adoption.

Il y a un grand nombre d'exemples de surprises de l'ennemi, déjouées, d'embuscades découvertes, et de troupes sauvées grâce à la vigilance du chien du régiment. Nous rappelons les services rendus lors de la campagne d'Italie (première République), par l'illustre Moustache qui, marchant toujours à l'avant-garde, en premier éclaireur, découvrit bien des embûches. Les soldats avaient une telle confiance dans son instinct qu'ils le suivaient en pays inconnus comme un guide sûr et fidèle. Moustache tomba frappé d'une balle ennemie, et on l'enterra avec les honneurs militaires.

Dans les guerres d'Afrique, les chiens ont souvent déjoué les ruses des Arabes. On a raconté l'histoire du chien Fanfare du 4^e régiment de zouaves, qui, nommé caporal, puis sergent à la suite d'actions d'éclat, périt traîtreusement assassiné dans un guet-apens. Attiré loin de son régiment, grâce à la complicité d'un être de sa race, mais d'un sexe différent, il fut décapité par les Arabes et sa tête fut placée en évidence au bout d'une pique. Le lendemain, le 4^e zouaves emporta d'assaut deux villages fortifiés qui jusque-là avaient résisté à toutes les attaques, et Fanfare fut vengé.

Sur les planches

(Suite et fin)

Je n'y failirais pas... si tu avais un frère qui te ressemblât.

— Ne raille pas...

— Au contraire et tu me plais fort pour belle-sœur...

— Hélas ! Tu l'as entendu tout-à-l'heure encore... Quand je changerais pour tous, je resterais toujours pour lui ta pensionnaire gauche et ridicule de notre présentation... La première impression ne s'efface pas, va !

— Ta ! ta ! ta ! ta ! C'est ta faute d'abord ! Pourquoi a-t-il une voix de demoiselle !...

Ça doit être commode pour commander un équipage...

— Ça lui va si bien !

— Affaire de goût... Alors tu l'aimes ?

— A quoi bon ! Puisqu'il ne m'aimera jamais, ni lui, ni personne...

— Je ne compte pas ! C'est gentil pour ton amie !

— Ma bonne chérie !

— Eh bien ! moi, je prétends que tout le monde t'entoure d'affection, te rend justice ! car tu es charmante en tous points, seulement tu ne te mets en frais que pour moi...

— Je n'ose pas...

— Tu n'oses pas ! Tu n'oses pas ! Il faudrait te guérir de ta timidité, comme *Zamore*...

Zamore !

— Un jeune terre-neuve que nous avions à La Guadeloupe, et qui, malgré les qualités aquatiques attribuées à sa race, refusait obstinément

de se jeter à l'eau. On avait beau le houspiller, le tirer, le pousser, il avançait le nez, trempait une patte hésitante, et se sauvait à toutes jambes dans sa niche...

Un jour, René impatienté, l'emmena dans son canot, et, au beau milieu de la rivière, le prenant par la peau du cou, lui fit faire un plongeon... Vlan !

C'est le seul moyen de guérir les poltrons, dit-il.

— Il n'y a à objecter que deux petites difficultés : d'abord, je ne suis pas un terre-neuve et ensuite, il n'y a pas de rivière !

— Eh bien et là scène ! Répliqua Berthe en riant.

III

Le grand jour est arrivé.

Dans une classe, convertie en foyer, les artistes mettent la dernière main à leur toilette. Les costumes, fournis par le magasin de la maison, ne sont pas d'une rigoureuse exactitude et présentent plus d'un anachronisme ; mais on n'est pas esclave de la tradition comme à la Comédie-Française ; et, pourvu que ça brille, que l'on ait des épées et de jolies moustaches...

La *Marquise* en dessine une paire sur les lèvres roses de *Raymond*.

Talmy récite sa scène avec « son oncle » un peu jeune pour un octogénaire.

Julie les écoute.

Philiberte, qui est allé chercher un « accessoire » revient en déclamant son rôle...

Le bruit d'une chute... un cri !...

On se précipite...

Philiberte s'est pris le pied dans le tapis.

On veut la relever...

Impossible !

Est-ce une entorse... une simple foulure ?...

Toujours est-il que la jeune fille ne peut se tenir debout...

Et son rôle ! ! !

Tout le monde se regarde atterré de l'accident et de ses conséquences :

Un rôle secondaire encore, on pourrait le supprimer, le lire...

Mais jouer *Philiberte* sans *Philiberte* !...

Le désarroi est général, le désappointement est complet !

Et les trois coups que *Mademoiselle*, fait-on fonction de « régisseur », vient de frapper.

C'est à s'arracher les cheveux !

Que faire ?

Que devenir ?

— « On devrait toujours avoir une *doublure*, dit une artiste avec importance.

— Une doublure... mais j'y songe.

— Quoi donc, ma petite Berthe ?

— Louise, qui m'a fait répéter tant de fois, sait parfaitement le rôle...

— Louise ?

— Je vous assure qu'elle s'en tirera mieux que moi et que personne. Seulement ne la consultez pas, ne lui donnez pas le temps de réfléchir, poussez-la sur la scène ; et je réponds du succès.

Il n'y a pas d'autre alternative...

On court partout, on appelle à tue-tête : Louise ! Louise !

On l'a saisi enfin, on l'amène vivement...

Berthe, assise dans un fauteuil, la jambe étendue sur une chaise, lui explique la situation pendant que, bon gré mal gré, on lui enfle le pimpant costume, on la coiffe de la perruque poudrée... Elle proteste... elle se débat...

Peine inutile...

Tout le monde la presse, la cajolle, l'étourdit...

Berthe l'embrasse, lui plante victorieusement une mouche au coin de la lèvre.

Julie l'entraîne...

La toile se lève.

Elle est en scène...

— «Maintenant, nage, mon chien ! » dit la

charmante Berthe, avec un malicieux sourire.

IV

Devant ce silence imposant, succédant au brouhaha des conversations, devant ces centaines de regards convergent vers elle, Louise demeure éperdue, sa tête tourne, ses jambes fléchissent, son cœur bat à se rompre, elle se sent défaillir et quant *Julie* commença :

Une fois, le contrat, signé par les témoins, Un mariage est fait ?

La réplique :

Mais à peu près du moins...

lomba de sa bouche, sans qu'elle en eut presque conscience...

Un léger murmure lui annonça que l'on s'apercevait de la substitution ; elle distingua, comme au travers d'un nuage, les visages stupéfaits de ses parents ; et, soudain, avec le courage du désespoir, emportée par une sorte de vertige, elle se jeta à corps perdu dans le courant :

Les répliques se succédaient rapides, déçues, sa voix s'affermissant, sa première tirade fut applaudie et la mélancolie touchante, avec laquelle soupira ce vers :

J'oubliais déjà que je suis laide !

lui attira une nouvelle salve de bravos...

Dès lors, ce fut partie gagnée, un véritable triomphe grandissant d'acte en acte !

Grisée, étourdie par ces rappels successifs, ces « chaleureux applaudissements », Louise ou plutôt *Philiberte*, s'identifiait complètement avec son personnage, donnait libre cours à tous ses sentiments, comprimés si longtemps...

Ce rôle, exprimant tous ses chagrins, toutes ses tristesses, toutes ses amertumes cachées, elle ne le jouait pas, elle le vivait ; et jamais peut-être artiste ne le rendit avec une telle perfection !

Quand le rideau tomba, toute la salle redisaient avec *Talmy* :

Elle est charmante, elle est charmante, elle est charmante.

Raymond, non, René, le lui répétait sur tous les tons :

— Mais où as-tu pris cette aisance, cette grâce ?... répétait Mme de Sauval en l'embrassant, comme elle ne l'avait jamais embrassée.

— Effet de scène ! répliqua Berthe, avec un fin sourire.

Et, comme son frère s'informait affectueusement de sa foulure, elle lui glissa à l'oreille :

— Sois tranquille ! Je serai guérie pour danser à la noce ! !

Arthur DOURLIAC.

Récréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N° 67 du *Pays du Dimanche* :

260. ENIGME.

Non.

261. MOYENS MNÉMONIQUES.

Pise. Astronomie. Galilée. Et pourtant elle tourne.

262. MOT EN LOSANGE.

C
M E R
M A R O C
C E R I S E S
R O S E S
C E S
S

263. MÉTAGRAMME.

Cable. Table. Fable. Sable.

Ont envoyé des *Solutions partielles* : MM. Gentille Boncourtoise ; Catherine Dumallet à Boncourt ; Rose de Plumevertes à Bon-cours ; Laurence Gaibrois et Julia Walzer à Bonfol ; Trois étudiants à l'institut Giger à Wollereau (Schwytz) ; Mlle de Pagliano à Boncourt ; Partant pour l'inconnu, Adieu, place des Bannelats

à Porrentruy ; Arthur Demaison, comptable à Einsiedeln ; Henri Jolidon à Surmoron (St Brais) ; Thérèse la rieuse en visite à Porrentruy ; Annette la blonde émigrée à Boncourt ; Albert le Grand, employé à Porrentruy ; Un jeune ventriologue en convalescence à Beurnevésain.

268. ENIGME.

On me prend souvent féminin
Quand on veut m'avoir masculin.

269. DOUBLE ACROSTICHE.

Les initiales et les finales des mots représentés par les X ci-dessous et dont les désignations suivent, forment les noms d'un célèbre navigateur et d'un conquérant fameux qui illustrèrent l'Espagne au XV^e siècle :

X X X X 1. Interjection familière.
X X X X 2. Etat d'Amérique.
X X X X 3. Petit rongeur.
X X X X 4. Synonyme de décès.
X X X X 5. Supérieure d'un couvent
X X X X 6. Personnage biblique.

270. SURPRISE.

NOMS EN CHIFFRES.

Quel est le Compositeur de musique dont le Nom peut s'écrire en Chiffres romains, donnant un total de 156 ?

271. MOTS EN CROIX.

Remplacer les X ci-après par les lettres suivantes de manière à former en croix les noms de deux armes à feu :

e. i. j. o. u. l. l. f. p. s. t. t.

X
X X X X X
X X X X X
X X X X X
X X X X X
X X X X X
X X X X X
X X X X X
X X X X X
X X X X X

Envoyer les solutions jusqu'au mardi soir, 9 mai 1899.

Publications officielles.

Les candidats en droit qui se proposent de subir pendant les prochaines fêtes d'été, leur examen théorique ou pratique en obtention du diplôme d'avocat, sont invités à faire parvenir à M. le Président de la Cour suprême, à Berne, leur demande d'accès en due forme et accompagnée des pièces voulues par la loi, et ce jusqu'au 15 juin prochain, inclusivement.

Convocations d'assemblée.

Courroux. — Le 30 à 2 h. pour passer les comptes et fixer le budget.

Cornol. — Le 30 à 1 h. pour s'occuper de la question des eaux, de la mise au concours de la place d'instituteur et nommer deux membres de la commission de santé.

Chevèze. — Le 30 à midi pour passer les comptes et nommer deux membres de la commission d'hygiène.

Courfavre. — Assemblée paroissiale, le 30 à 2 h. 1/2 pour fixer la cote d'impôt et le traitement du receveur, établir le budget et passer les comptes.

Miécourt-Allé. — Assemblée paroissiale le 30 à 1 h. pour passer les comptes et arrêter le budget.

Soubey. — Le 30 à 2 h. pour passer les comptes, arrêter le budget, etc...

Vendincourt. — Le 30 à midi pour passer les comptes, renouveler la garantie de l'école secondaire.

Cote de l'argent

du 25 avril 1899

Argent fin en grenailles. fr. 105. 50 le kilo

Argent fin laminé, devant servir de base pour le calcul des titres de l'argent des boîtes de montres . . . fr. 107. 50 le kilo.

L'éditeur : Société typographique, Porrentruy.